

CHAPITRE III.

Louis XVIII. — Ce prince pousse jusqu'au cynisme son mépris pour la pudeur publique. — Stupide aveuglement. — Hypocrisie. — Rapacité. — Tous les principes de droiture et d'honneur sont foulés aux pieds par la royauté légitime.

Cependant la politique de Louis XVIII eut un moment les honneurs de la mode. On convint d'admirer la haute sagesse d'un prince qui venait sceller la paix entre les plus malhonnêtes gens de son royaume,

et se chargeait lui-même de prouver qu'il n'y avait rien de plus indifférent aux yeux du chef de l'État que la trahison ou la fidélité. On se prit d'un bel enthousiasme pour les raffinements de sa mauvaise foi, pour sa manière de tromper les plus habiles, pour cet immoral système de bascule qui consistait à se servir ou plutôt à se jouer de toutes les opinions. Et l'on trouva encore des éloges pour cette manie de bel esprit qui ne sut jamais épargner ni une épigramme à la vertu ni une insulte au dévouement.

Mais ce n'était pas seulement dans l'intérieur de son palais, en versant à ses maréchaux le vin de Vermouth, que Louis XVIII aimait à tourner en ridicule les *puritains* de la république ou les hommes *bien pensants* de la Vendée, c'est-à-dire les seuls honnêtes gens qui conservassent une foi politique. Il avait fait toute sa vie profession d'insulter la religion des partis ; et

l'on en trouve une nouvelle marque publique dans l'humiliante amnistie dont il flétrit à son retour de Gand ceux qui venaient de se dévouer à la cause royale. Or, ce fut sans doute encore par des motifs de compensation, et pour qu'un parti n'eût rien à envier à l'autre, qu'on le vit tout à coup donner comme pendant à cette sanglante ironie la condamnation du maréchal Ney, que tant de gloire recommandait à la clémence royale, et que devait protéger avant tout le traité de Paris, si lâchement méconnu.

A la vérité, Louis XVIII, pour diminuer l'horreur d'une pareille sentence, se défendait d'avoir signé la capitulation de Paris. Mais cette excuse, si mauvaise qu'elle soit, ne porte encore que sur une odieuse fourberie. Car, puisqu'il faut qu'on le sache, lorsque les alliés, après la défaite de Waterloo, menaçaient de détruire nos ponts et nos arcs de triomphe, ce fut par

une note écrite de la propre main du roi, et qui invoquait les clauses favorables de la capitulation, que se trouva paralysé leur mauvais dessein. Or, cette pièce qui renfermait une ratification formelle du traité et qui devait sauver la vie du maréchal, il ne s'agissait plus que de la présenter à ses juges, quand on apprit que par la faiblesse même de celui qui en avait fait usage, autant que par la perfide adresse de Louis XVIII, elle était déjà rentrée dans les mains de son royal auteur¹. Est-ce donc en recourant à de pareils moyens qu'un prince s' imagine donner l'exemple du profond respect que l'on doit à la morale publique, sans laquelle il n'y a ni rois, ni empires, ni nations?

Et comme si cette époque n'eût point

¹ C'est là, du reste, le fameux secret qui jadis a fait tant de bruit à la tribune, et dont certain député se plaisait à menacer la Restauration, quoique, dans l'intérêt de son propre honneur, il dût être lui-même peu jaloux de le divulguer.

amassé déjà assez de honte sur le trône, il faut qu'elle donne aussi le spectacle d'un monarque impotent joignant à la perversité naturelle de son caractère la perversité plus dégoûtante encore de ses mœurs. Louis XVIII, presque moribond, étale, au milieu de ses hideuses infirmités, le faste d'une débauche royale; et, croyant apparemment se venger de la nature en l'outrageant, il se plonge dans toutes les dissolutions, et fait revivre en lui ces vices infâmes qui souillèrent la couronne sur le front de Henri III. Du reste, même abus des choses saintes, même mélange de voluptés et de pratiques superstitieuses : femmes et mignons, complots et confréries sont encore là, et il ne manque au podagre monarque que de pouvoir suivre les processions et courir les rues avec de nouveaux flagellants. Arrêtez un moment vos regards sur la sacrilège dévotion de ce prince, et vous verrez avec

quelle facilité d'hypocrisie il sait tour à tour enrichir l'Église et doter ses favoris, dresser des autels expiatoires et bâtir des palais à ses maîtresses. Gros en peint les salons et les voluptueux boudoirs en même temps que la coupole de Sainte-Geneviève; et une Bible ornée de vignettes par Isabey fournit au prince l'heureuse occasion de couvrir de billets de banque les pieux dessins dont il a lui-même donné le sujet. Louis XVIII engloutit ainsi dans de honteuses prodigalités les trésors de l'État; et il laisse en ruines les villages de la Vendée, et il dénie à nos vieilles bandes de Wagram et d'Austerlitz le prix de leur sang versé sur le champ de bataille¹.

Cependant, il était réservé à la restaura-

¹ C'est un fait que M. de Blacas a emporté de France plus de vingt millions, et qu'une dame assez fameuse de ce temps-là en a reçu pour le moins une douzaine. Et cette femme touchait en outre une pension de 40,000 fr., tandis que l'on donnait à la veuve de Bonchamp 1500 fr., et 300 fr. à celle de Cathélincau.

tion d'aller encore plus loin, et de dépouiller jusqu'à la pensée révolutionnaire de ce qu'elle avait de grand et de noble. On ne demande pas mieux que de consacrer les violences et les spoliations de la révolution, pourvu que la révolution à son tour abjure ses intérêts moraux; c'est-à-dire les sentiments de patriotisme et de liberté qui peuvent seuls racheter le souvenir de tant de crimes et de malheurs. Tous les moyens sont pris dès lors pour tourner l'esprit de la nation vers les intérêts matériels. Pour lui donner le changé, on la porte à l'agiotage, on l'excite à d'infâmes spéculations, on la fait avide, trompeuse, rampante. Or, cette politique ne pouvait être que celle de Louis XVIII, et c'est à sa cour aussi qu'il faut chercher les premiers exemples d'une cupidité effrénée qui entraînait si bien dans les desseins du pouvoir et dans son odieux système de corruption et d'avilissement.

Jamais on ne vit partir de si haut le signal du pillage, ni la soif de l'or éclater dans des rangs si élevés. Tout devient occasion de fortune et source de richesses pour des hommes que ne guide plus le sentiment de l'honneur. Ils vendront indifféremment les charges, les distinctions, les récompenses ; ils feront payer des droits à la prostitution, et s'assureront un revenu sur la ferme des jeux. Et le chef de l'État, touché des progrès de sa conciliante politique, pourra verser encore des larmes de joie en apprenant l'heureux accord qui règne entre les courtisans de l'ancien et du nouveau régime au partage des pots-de-vin et des gratifications de police¹.

¹ Un très-grand seigneur de l'ancien régime recevait d'un ministre favori de Louis XVIII, toujours en crainte de quelque disgrâce, 100,000 francs par an pour espionner le foyer royal. Et nous trouvons d'ailleurs des ducs et des généraux de l'Empire inscrits sur les listes secrètes des pensionnaires de la Restauration, et gratifiés de sommes énormes, Dieu sait à quel titre !

Nous ne pouvions manquer de recueillir bientôt les tristes fruits de cet esprit de rapine et de brigandage qui déshonorait le pouvoir ; et , en effet , c'est à la corruption même du cabinet de Louis XVIII qu'il faut rapporter la première cause de notre rupture avec le dey d'Alger , et par conséquent cette guerre affreuse qui depuis dix ans engloutit en Afrique le sang et les trésors de la France. A la vérité , ce fut sous Charles X que notre consul reçut du dey le coup d'éventail qui nous brouilla ; mais ce soufflet ne fut point donné sans motif , et depuis longtemps le gouvernement le méritait sur sa joue. Plus corsaires et plus pirates que les Barbaresques eux-mêmes , nos hommes d'État , après avoir d'abord essayé de tromper le dey sur l'évaluation des sommes que nous lui devions , finirent par se faire un cas de conscience de payer un infidèle , et trouvèrent qu'il valait mieux partager en bons chrétiens les millions

qu'on lui destinait. De là le premier mouvement de colère du dey, et pour nous la nécessité de le châtier.

Ce que l'on peut imaginer de plus infâme dans la vie de ces hommes cupides ne les empêchait pas toutefois de donner l'exemple, de se montrer gens pieux et bons dévots, de courir les processions et les prédicateurs. Ils savaient également mener de front les petites affaires de bourse et l'importante affaire du salut. Grands planteurs de croix, disciples zélés des missionnaires, ils délivraient eux-mêmes brevets d'orthodoxie et patentes de sainteté. Jamais on ne vit à la fois tant de scrupules de conscience et tant d'audace à se saisir de la fortune publique. C'était à qui ferait les plus longs jeûnes et obtiendrait les plus riches emplois; à qui ferait la plus humble genuflexion et parviendrait le plus vite aux honneurs. Et voilà comme la restauration cherchait à nous ramener à la

foi, et prétendait fermer en France l'abîme des révolutions!

C'est qu'il est aussi par trop révoltant de voir des hommes parler sans cesse d'une autre vie pour s'emparer plus commodément des biens de celle-ci. C'est que maintenant on ne saurait plus s'habituer à faire dépendre la fortune de l'État de cette race de grands seigneurs-dégénérés, qui, perdant chaque jour de leur taille aristocratique, ont fini par n'être plus que des nains vaniteux et ridicules. Ne semblerait-il pas que Dieu lui-même, après les avoir autrefois placés au-dessus des peuples comme un ornement, ne leur ait voulu rendre dans ces derniers temps l'éclat des dignités que pour nous montrer ce que peut devenir la grandeur destituée de vertus et de sentiments.

Enfin, comme si elle craignait de n'arriver pas assez vite au chaos, la restauration étend jusque sur les lettres son sys-

tème corrupteur, et nous donne cette nouvelle école littéraire si bien dressée au mépris de la gloire nationale, si ingénieuse à dégrader l'art, si habile à avilir tous les sentiments. C'est, en effet, aux jours mêmes de l'invasion qu'il faut placer le berceau d'une école qui fit si longtemps trophée de nos désastres et de notre honte. On ne peut taire ses premiers chefs-d'œuvre, non plus que son origine. Il faut bien que l'on sache comment a grandi sur les genoux de la police, à l'ombre de sa puissante protection, cette bande d'écrivains mercenaires fêtés, pensionnés et décorés pour dépraver l'esprit et les mœurs.

L'influence de cette école a été prodigieuse. Du moment où elle paraît, le style se corrompt, la langue s'altère, les lettres perdent leur dignité. Toute une génération s'accorde à dédaigner les grands maîtres, à proscrire le noble et le beau, comme pour se donner le plaisir de retourner à l'en-

fance de l'art. C'est le vice dans toute sa grossièreté, c'est l'enflure et la bassesse du style, que l'on vient applaudir sur la scène où régnèrent Corneille et Racine. Et sans doute que cette rapide corruption du goût n'est pas un des symptômes les moins graves de notre décadence. Il faut que le caractère national se soit déjà bien effacé pour que l'on endure de pareilles profanations, pour qu'on les subisse sans paraître même s'en offenser. N'est-ce donc pas montrer clairement que l'ignorance et la sottise ont déjà forcé la main à l'opinion publique?

L'école romantique méconnaît un des plus magnifiques attributs de l'intelligence humaine, cette noble faculté de l'homme, par laquelle il sait encore rehausser de l'éclat de son génie les propres beautés de la nature. Elle ne fait aucun cas de la puissance créatrice de l'idéal, elle nie cette

verve du sublime qui enfante les belles actions comme les beaux vers, et imprime à toutes nos œuvres un caractère divin. Pour rester dans le vrai, l'école romantique veut que l'artiste copie servilement, entassant pêle-mêle tout ce qu'il rencontre sous sa main, bon ou mauvais, ignoble ou gracieux. Encore donne-t-elle la préférence à ce qui peut généralement révolter le goût et la raison. Ce serait un crime à ses yeux de croire qu'il nous ait été donné d'embellir par les prestiges de l'art cette riche et puissante nature, dont elle ne voit pas que notre imagination est encore la plus rare merveille.

Que notre époque s'attache à nier le beau idéal, je le conçois. La haute poésie, fille du ciel, ne s'allie guère aux misérables spéculations de l'intérêt. On perd toujours avec ses sentiments généreux la faculté de les exprimer dignement. Les mœurs, les

arts, le caractère, tout se tient dans une nation : il ne se fait de grandes choses qu'où l'esprit public veille sur le goût et l'empêche de s'éteindre.